

L'ÉCRITURE ET LA VILLE: GABRIELLE ROY ET MONTRÉAL

Rosa de Diego
U. del País Vasco

Quelle est l'essence d'une ville, ou plutôt qu'est-ce qu'on peut rêver d'une ville? La ville ne constitue pas un simple décor, car elle peut se transformer en histoire, devenir le prétexte des histoires, une véritable *passion à vivre*. C'est dans une certaine ville que l'homme découvre le lieu convenable pour survivre et pour accomplir une destinée: il s'agira donc pour l'artiste de décrire ce paysage de la ville qui retient le mieux sa vie, l'espoir, le bonheur. Si l'écrivain choisit à décrire quelques éléments, des intérieurs, des parcours, une symbolique, une manifestation de l'urbain, avec quelques critères, d'une certaine manière, c'est parce qu'il se produit non seulement une approche objectale, géographique, historique de la ville (Sansot, 1996), mais aussi ces trajets imaginaires du sujet qui construisent le véritable enchantement des villes, où est bâtie notre mémoire, notre rêverie, *les villes du désir* (Antolini et Bonello, 1994).

L'homme est à l'image de sa ville et la ville à l'image de l'homme: édiflée, planifiée, bâtie, urbanisée, marquée par la présence de l'homme. La ville est donc objective et aussi subjective, réelle et imaginaire, architecturale et mythique. Ce qui va nous intéresser c'est bien une *Poétique de la ville* (Sansot, 1996), c'est-à-dire, non seulement une qualité du langage des poètes, mais une qualité de quelques lieux de la nature qui d'une certaine manière nous parlent, puisque l'homme pense la ville, désire la ville, traite parfois la ville comme une personne. Le sentiment urbain donne ainsi un sens aux différentes attitudes de l'homme dans la cité, nécessaire pour survivre et pour accomplir une destinée. Parce que "la ville imagine en nous et il est légitime de recueillir le sens de certains lieux qui se haussent à la dignité imaginaire": vivre la ville, habiter ses lieux et puis rendre évidente la lecture de l'espace urbain. Dans une oeuvre d'art on peut faire la description de la vie dans la ville, ou se promener dans ses quartiers entre ses monuments, ou exprimer une complicité, une sympathie avec elle, ou encore profiter de ses symboles. On peut également inventer des rues, des situations, des habitants qui seraient les seuls habitants possibles de cette ville. Dans les deux cas il y a une sorte de symbiose entre le récit et la ville: la ville suscite des émotions, des réactions. Et toujours un effort pour posséder la ville. L'homme a toujours été concerné par la ville, qui constitue l'espace de son existence, le lieu pour sa réussite ou son échec et qu'il habite dans la passion, dans l'obsession. Il est évident qu'il existe une affinité secrète entre la ville et la femme, la ville féminine, comme lieu d'accueil, de protection, de sensibilité et de détente. Et les hommes qui les imaginent, qui les possèdent dans l'oeuvre d'art, toujours à partir du réel. Mais les femmes, est-ce qu'elles sont également amoureuses de la ville, est-ce que leur imaginaire désire, rêve, aime la ville? Faut-il distinguer deux sortes d'imaginaires inconciliables par leur sexe, dans leur objectif et leur résultat? Je préfère d'accorder une valeur humaine à cette poétique de la ville. L'appropriation de la ville n'est pas un droit, un désir masculin, mais une tâche ontologique favorisant le bonheur du moi.

En choisissant d'analyser la présence de la ville dans la littérature contemporaine il faut tout d'abord préciser la notion de *métropole*, parce que la grande ville du XX siècle est sans doute un espace à forte agglomération, un lieu confronté à de nouvelles transformations, un réseau de concentration de la plupart des fonctions urbaines, de besoins humains. La ville a subi une profonde modification dans le contexte économique et social pendant ce siècle et l'écrivain a été un témoin d'exception de ce bouleversement, véritable défi pour lui. La ville exerce donc une

fascination sur l'écrivain et elle devient telle, celle que l'artiste s'est approprié. Le fonctionnement de l'imaginaire urbain peut sans doute avoir une double perspective: positive, comme attraction, ou négative, comme rejet. Mais à part cette double présence, forcément simplifiée, de l'imaginaire urbain, il y a un aspect particulier qu'il faudrait analyser, surtout s'il est question de Montréal: je parle de cette *poétique* d'une ville qui est un lieu de convergence de cultures et de langues différentes, de multiples échanges, d'une tradition plurielle, où il est difficile de retrouver les indices de reconnaissance: à qui appartient la ville?, à qui est Montréal?; c'est sans doute une vie à plusieurs, à un nous pluriel. D'une part le Québec est une province qui a le sentiment d'être une nation: on est québécois avant de s'affirmer canadien. Dans ce sens les référendums et la question linguistique constituent des arguments pour une québécité comprise comme un ensemble de caractéristiques, ni françaises ni américaines, identifiant cette société québécoise, plurielle, à un territoire, où Montréal serait la métropole:

Que nos écrivains ambitionnent d'abord d'être eux-mêmes sans tenir leurs yeux fixés sur ce qu'on pensera à Paris, ou plutôt, qu'ils regardent ce qui se fait ailleurs, qu'ils choisissent dans les techniques françaises, anglaises, russes et américaines, ce qui convient à leur tempérament et qu'ensuite, ils n'aient qu'un but: créer des oeuvres qui soient fondées sur leur personnalité canadienne (Charbonneau, 1947).

D'autre part, au Québec, le roman des années quarante évoque, reproduit, la déchéance de la terre, le départ de la campagne et l'arrivée à la ville, qui apparaît comme un élément essentiel du roman. Longtemps considéré comme l'espace de la dépravation et de la corruption, en opposition toujours à la campagne, espace celui-ci de la tradition, du conservatisme, de sacralisation de la terre (*romans du terroir*, comme *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, en 1916), la ville se présente tout d'abord comme un simple décor urbain (*Les Demi-civilisés*, de J.Ch. Harvey, en 1934). Mais, plus tard et peu à peu elle devient un élément essentiel du roman, le signe de la transformation radicale de la société où la classe ouvrière canadienne-française, qui a dû quitter la campagne pour chercher du travail, a eu du mal à s'adapter: Montréal, dans ce contexte, est une ville qui a deux grandes parties isolées l'une de l'autre, la périphérie francophone, espace de l'exclusion et de la difficulté économique, et le centre, anglophone, où se trouvent l'argent et les affaires. Dans ce sens-là, la ville imaginaire est, au début, le lieu d'une profonde nostalgie de la vie rurale, qui a connu et qui peut-être a su garder, à travers la tradition, quelques nécessaires échanges commerciaux et d'affaires, dans le plaisir et la tranquillité d'une vie digne. Finalement, la métropole, Montréal deviendra le signe d'une grande ville, de la ville contemporaine dans toute sa modernité inachevée, dans son actualité extrême, comme le remplaçant définitif et nécessaire de la campagne.

Mais Montréal est en plus la seule ville en Amérique du Nord où il y a une majorité de francophones et une minorité, historiquement puissante, d'anglophones, et puis plusieurs communautés ethniques qui ont dû couper avec leur pays d'origine et dont la provenance est multiple. "Montréal offre à l'écrivain un espace qu'on peut qualifier de sensible" (Resch, 1994: 145). Comme dans toute l'Amérique du Nord, les vagues d'immigration s'y sont succédées, entraînant d'importants contingents d'Irlandais au XIX siècle, de Juifs de l'est vers 1900, d'Italiens dans les années 1920 et, plus tard, des Haïtiens, Portugais, Grecs et Jamaïquains. L'image d'une ville polyphone, fragmentée, compliquée et confuse, qui est en réalité formée de plusieurs quartiers -sorte de petits villages-, des univers isolés les uns des autres, apparaît également dans un groupe d'écrivains de l'immigration -une littérature migrante- qui veulent justement décrire cet exil à l'intérieur de la ville; chaque guetto, toujours identifié à un espace, à une partie de la ville, avec une histoire, un mode de vie, une culture, des habitudes, repousse les

autres qui constituent une sorte de menace¹. La ville n'a pas une physionomie évidente, une identité unique, univoque, mais un visage vertigineux. Ce morcellement de la ville en quartiers apporte un élément fondamental sur le plan de l'imaginaire car elle contient une géographie sentimentale plurielle à travers ces ghettos, qui sont des lieux où les hommes se sont appropriés leur décor et représentent pour ces communautés ethniques un renversement existentiel: grâce à eux ils sont admis à l'intérieur d'un cercle fermé, ils sont dedans. Ils ont pénétré pour une fois quelque part, dans une sorte de cercle magique, où chaque parole articulée est comprise, et par rapport à quoi le reste est étrange.

Dans les années quarante Montréal est une ville francophone, populaire où apparaissent les différentes étapes de l'identification, plusieurs images identificatrices de l'enracinement de l'individu à sa ville. Montréal, au coeur du Québec, a une courte histoire, n'a pas une identité très évidente; elle a rompu avec la tradition, avec ses origines, avec sa mémoire; elle cherche sa langue, toujours envahie, menacée par l'étranger, par les étrangers.

C'est sur ce fond d'incertitude que cette métropole (Montréal) joue son histoire. A quel pays se réfère-elle? À qui appartient-elle? De qui peut-elle se réclamer pour asseoir ses fondements? Nord-américaine, cette ville? Pas vraiment. Canadienne alors? Pas exactement. Européenne? Certainement pas. Québécoise? Ce n'est pas si simple. Et en quoi s'exprime-t-elle, cette cité; en quelle langue; par quels mots; pour quelles raisons? Au nom de qui prend-elle parole? Rien n'est tout à fait clair et, parce que rien n'est acquis à cette ville, elle n'en finit pas, paradoxalement, de créer, d'improviser, de jouer, de rire, de s'interroger, comme à la mesure de cette faiblesse sur quoi elle tient (Médam, 1994: 105).

Il y a donc une ville, Montréal, un espace, un climat, le fleuve, la montagne, une topographie particulière où la géographie provoque un classement social. La montagne et le cap créent la division entre une ville en haut, bourgeoise et une ville en bas, ouvrière. L'ouest et l'est donnent à cette classification un caractère de nation: la bourgeoisie anglophone de Montréal abite le côté ouest de la Montagne (Westmount), et les ouvriers francophones habitent la partie orientale de l'île. Il y a une "mosaïque multiethnique"(Gasquy-Resch, 1994: 87)². Dans ce contexte, le roman de la ville est surtout une littérature des "moeurs urbaines" (Gasquy-Resch, 1994: 86) où la critique sociale et politique est pratiquement absente au début, où il n'y a qu'une description de la coupure de la ville en deux communautés nationales et linguistiques, culturelles, l'une formée de petits employés francophones, et l'autre formée des P.D.G. anglophones, et de leur affrontement. La ville apparaît ainsi et déjà comme l'espace de l'isolement, de la solitude.

Dans cette période de la littérature québécoise quelques romans présentent un individu qui a quitté sa terre natale pour s'installer en ville et qui va connaître la crise économique surtout dans quelques quartiers de la ville, comme le quartier ouvrier de Saint-Henri. On pourrait citer dans cette ligne *Au pied de la pente douce* de R. Lemelin (1944), *Au milieu de la montagne* de R. Viau (1951) et surtout *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, qui constitue le roman fondateur sur la problématique de la ville³ écrit par une femme. Cette littérature féminine et urbaine considère la

¹L'immigration joue un rôle de repeuplement de premier ordre et les apports multiples de ces immigrés comptent dans l'enrichissement du peuple. Il est évident qu'ils doivent apprendre à se détacher d'un milieu familial qui empêche leur pleine intégration à la société qui les accueille. Il y a une importante littérature migrante au Québec, où le sujet essentiel est la vie urbaine comme *Rue Saint Urbain* de Mordecai Richle en 1969, *La petite patrie* de Cl. Jasmin en 1972, *Gens du Silence* de M. Micone en 1982 ou *Station Artificielle* de A. Kurapel en 1993. Cette expérience multiculturelle permet de saisir la complexité des cultures et fait sans doute partie de ce qui est la culture québécoise.

²Quelques romanciers tireront profit de cette situation comme André Giroux, *Au-delà des visages* (1948) Jean Simard, *Le gouffre a toujours soif* (1953) ou le recueil de nouvelles de Jean-Jules Renard, *Ville rouge* (1949).

³Il y a une autre série de romans qui s'intéressent surtout aux questions du multilinguisme et multiculturalisme dans la

ville le véritable protagoniste des romans, comme un sujet de prédilection, une ville violente parfois, lieu de marginalité et de différence, espace pour la révolte ou pour l'espoir, prétexte des souvenirs de l'enfance et des lieux qu'elle a traversés⁴. Gabrielle Roy cherche à trouver l'aspect positif de la ville, sa beauté, la possibilité d'y réussir un jour, de rêver d'un sort meilleur, même si apparemment elle se présente avec une certaine agressivité. Il s'agit de déconstruire et de reconstruire la réalité, de faire exister la ville par le verbe, dans le désir, dans la mémoire, comme synthèse positive des autres espaces habités dans l'enfance ou dans les livres, une association du monde littéraire et de la vie quotidienne.

Gabrielle Roy, née à Saint-Boniface (Manitoba) en 1909, meurt en 1983 au Québec. Elle a été partagée entre le Manitoba et le Québec, le pays de sa mère et son pays d'adoption et elle a laissé une oeuvre très importante pour la littérature canadienne d'expression française. Tout d'abord elle a enseigné au Manitoba (1929-1937) et après, à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, elle a séjourné en Europe, Angleterre et Paris, où elle collabore dans de divers journaux et revues. De retour au Canada, elle s'installe à Montréal et elle publie quelques articles, notamment sur le quartier populaire de Saint-Henri. A cette époque elle garde toujours le souvenir de son petit village, de ses origines, avec une profonde nostalgie, un aspect qui reviendra dans plusieurs de ses écrits autobiographiques.

Avec *Bonheur d'occasion* (1945) elle devient célèbre et récipiendaire de nombreux prix (dont le Fémina en 1947). C'est sans doute le premier grand roman qui se situe dans la ville avec un regard et un intérêt particulier et passionné pour la vie du peuple surtout, avec leur solitude et leurs souffrances, et avec leur espoir d'une appropriation heureuse de la métropole; après un exil douloureux, il faut repartir à la conquête d'un territoire urbain qui leur soit propre, et qui devient alors l'emblème d'une identité, non seulement individuelle mais aussi collective. *Bonheur d'occasion* marque un tournant dans l'histoire de la littérature québécoise, qui abandonne le roman du terroir pour le roman de la ville, reflet de la transformation sociale et de l'exode rural qui remplace le village, un espace protecteur, pour un désir de partir au-delà, avec l'anxiété de liberté.

Je commençais à craindre cet instant exaltant du départ qui est aussi celui où l'on prend sa taille exacte dans le monde, si petite que le coeur peut nous manquer. Pourtant cette vulnérabilité extrême me paraissait et me paraît encore l'une des étapes les plus nécessaires à la connaissance de soi.

Grand-père avait dû la connaître lorsqu'il s'enfonça dans les terres alors sauvages de l'Ouest. Peut-être, malgré tout, n'étions-nous pas si loin l'un de l'autre, le pionnier attentif à l'appel d'un pays à créer, et moi qui, des pays jeunes et informes encore, entendais celui des villes exigeantes (Roy, 1993: 167).

L'oeuvre de Gabrielle Roy décrit plusieurs aspects de la vie: le temps, la nostalgie de l'enfance, l'exil et la vie rurale, le mélange de races, la vie urbaine, la communication avec les autres, la singularité d'être canadienne-française en terre anglophone, le désir de partir et l'affirmation d'un monde réconcilié avec lui-même dans un présent urbain réaliste⁵.

ville, comme *Les enfances de Fanny* de L. Dantin et l'oeuvre d'Yves Thériault sur les Juifs orthodoxes à Montréal, *Aaron* (1954), *Agaguk* (1958), *Tayaout, fils d'Agaguk* (1969), *Agoak, l'héritage d'Agaguk* (1975).

⁴Il faut citer plusieurs auteurs qui ont continué la ligne ouverte par G. Roy, comme *La ville inhumaine* de L. Girouard (1964), *La chair de poule* de A. Major (1965), *L'hiver de force* de R. Ducharme (1973) et sans doute les *Chroniques du Plateau de Mont-Royal* de Michel Tremblay.

⁵ Entre ses romans, on pourrait citer *Alexandre Chenevert* (1954), *La Montagne secrète* (1961), *Un jardin au bout du monde* (1965), *La route d'Altamont* (1966), *La rivière sans repos* (1970), *Cet été qui chantait* (1972), *Ces enfants de ma vie* (1977), *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?* (1982), *Ely!, Ely!, Ely!* (1984) ou le roman autobiographique de 1984 *La détresse et l'enchantement*.

Aussi inattendu que cela puisse paraître aujourd'hui, je dois au Manitoba d'être née et d'avoir grandi dans un milieu de langue française d'une exceptionnelle ferveur. Sans doute était-ce la ferveur d'un frêle groupe fraternellement resserré pour faire front commun dans sa fragilité numérique et son idéal menacé (Roy, 1982: 153).

Bonheur d'occasion est sans doute le premier texte dans l'histoire du roman urbain parce qu'il fixe les éléments de l'imaginaire de la ville⁶. Un imaginaire où la douleur et l'espoir, la frustration et la réussite, l'exil et le désir de possession coïncident pour décrire avec un réalisme tragique une société en plein bouleversement, à travers ce personnage-type, archétype, qui va de la campagne à la ville, dans une sorte d'aventure périlleuse, dramatique parfois, mais initiatique, c'est-à-dire un voyage qui cherche la radicale transformation de l'individu, reproduction de la profonde mutation de la métropole mais aussi de la société québécoise, et représentation textuelle de la *Révolution* littéraire qui se produit dans les années quarante et qui précède la *Révolution tranquille* des années soixante.

Ce roman s'organise autour de deux intrigues principales. Dans la première on relate en 1940 le destin, la décomposition de la famille Lacasse qui conduira le père et le fils à partir pour le front en Europe. Le quartier Saint-Henri, banlieue francophone, populaire, pauvre, contient tout un groupe de personnages ouvriers et chômeurs qui cherchent à s'arracher à la misère matérielle et morale, à travers un double rapport d'attraction et de répulsion avec le centre ville. Dans la seconde intrigue Florentine Lacasse, la fille, serveuse dans un restaurant populaire du quartier, le Quinze Cents, rêve de quitter son quartier de misère et de s'unir à Jean Levesque, jeune homme ambitieux qui veut devenir ingénieur et qui semble en mesure de lui offrir la possibilité de changer de statut social. Lui, il a choisi la ville définitivement, il a oublié le passé, la tradition, la campagne et regarde Westmount, le quartier riche, anglophone, avec l'espoir d'une réussite. Mais celui-ci, après de brèves rencontres l'abandonne alors qu'elle se trouve enceinte. Elle épouse alors Emmanuel Létorneau, un jeune militaire qui appartient au même milieu qu'elle et qui lui assure une certaine sécurité. Porte parole de l'écrivain, il représente le petit bourgeois qui assume la réalité et qui a une grande foi dans l'homme, dans la vie elle-même, "il n'y avait pas de péché, pas de faute, pas de passé: tout cela était fini. Il n'y avait plus que de l'avenir" (Roy, 1993: 403).

Le roman retrace, traduit le parcours historique d'une société qui a fait la transition entre un passé traditionnel et rural, où se trouvent leurs racines, représenté par les parents, Rose Anna et Azarius, et un monde nouveau que les jeunes protagonistes cherchent dans la réalité urbaine montréalaise:

Jean songea non sans joie qu'il était lui-même comme le bateau, comme le train, comme tout ce qui ramasse de la vitesse en traversant le faubourg et va plus loin prendre son plein essor. Pour lui, un séjour à Saint-Henri ne le faisait pas trop souffrir; ce n'était qu'une période de préparation, d'attente.

[...] Mais au-delà, [...] apparaît la ville de Westmount échelonnée jusqu'au faite de la montagne dans son rigide confort anglais. Il se trouve ainsi que c'est aux voyages infinis de l'âme qu'elle invite. Ici le luxe et la pauvreté se regardent inlassablement, depuis qu'il y a Westmount, depuis qu'en bas, à ses pieds, il y a Saint-Henri. Entre eux s'élèvent des clochers (Roy, 1993: 36).

Ce roman sur Montréal, roman de la ville, a sans doute une portée universelle et une valeur documentaire, avec ce problème généralisé de la migration de la campagne et de l'établissement de cette population dans la ville. Il y a à nouveau la présence d'une utopie dans un double sens: Rose Anna et Azarius vivent en situation d'exil et pour eux il s'agit d'un passé

⁶ Consulter à ce sujet Yannik Gasquy-Resch (1975 et 1978).

mythique idéalisé, un lieu de la nostalgie, et ils pensent souvent à leur vie d'autrefois, ensoleillée, libre, à la campagne, où se trouvent leurs illusions et leurs valeurs vitales; pour les plus jeunes, comme Florentine, Jean ou Emmanuel, il s'agit d'un futur à faire, chargé d'espairs et peut-être de souffrances mais où ils peuvent construire une rêverie nouvelle, différente, un rêve de réussite, au seuil de la vie urbaine qui devient un espace fascinant et énigmatique.

Mais que cette ville l'appelait maintenant à travers Jean Levesque. À travers cet inconnu, que les lumières lui paraissaient brillantes, la foule gaie, [...]. Jamais elle n'avait rencontré dans sa vie un être qui portât sur lui de tels signes de succès. Il pouvait bien, ce garçon, n'être qu'un mécanicien en ce moment, mais déjà elle ne doutait pas plus de sa réussite dans l'avenir, dans un avenir très rapproché même, que de la justesse de l'instinct qui lui conseillait de s'en faire un allié (Roy, 1993: 37).

Gabrielle Roy a construit réellement les premières images représentatives de la beauté de Montréal dans sa nouvelle dimension sociale, en tant que métropole, comme ville francophone et américaine et aussi multiculturelle, dans son milieu populaire et urbain, avec le citoyen ordinaire qui cherche à s'intégrer à la métropole et qui subit l'aliénation d'une ville hétérogène et "babélique". La ville de Montréal, image de n'importe quelle ville où ses habitants peuvent se rencontrer, est définie dans ce roman à travers les cafés, le quartier de Saint-Henri, un quartier excentrique et populaire, le quartier anglais de Westmount, lieu de tous les désirs et réussites, et la rue Sainte-Catherine, le centre d'une grande ville; ces éléments urbains montréalais servent à tracer le décor d'une société et dans un contexte socio-économique particulier⁷.

Les ruelles de Saint-Henri offrent l'image d'une beauté découverte par les sensations, les émotions, la dimension affective qui affirment la progressive conquête de l'espace par l'habitant, la modification de la relation avec l'espace: "Tout de cette atmosphère de départ et de voyage que je trouvai dès ce soir-là à Montréal était bien de nature à me retenir, car longtemps elle constitua ma seule patrie, me consolant en quelque sorte de n'en avoir pas d'autre, me soufflant que nous ne sommes jamais que des errants et qu'il est mieux de ne rien posséder si l'on veut du moins bien voir le monde que nous traversons en passant" (Roy, 1984: 503). Les migrants arrivés en ville se sont regroupés en fonction de leur origine, de leur langue et de leur classe, et c'est ainsi que ce quartier définit un mode de vie, une sorte de personnalité qui finalement rend visible, lisible, séduisant l'espace lui-même, la ville: "...la foule, matin et soir, piétinait et des rangs pressés d'automobiles y ronronnaient à l'étouffée. Souvent alors de coups de klaxons furieux animaient l'air comme si Saint-Henri eût brusquement exprimé son exaspération contre ces trains hurleurs qui, d'heure en heure, le coupaient violemment en deux parties" (Roy, 1993: 34)⁸.

La rue Sainte-Catherine constitue un autre visage de Montréal, où se développe le commerce francophone: rue de l'ébullition, de l'animation, du spectacle, de la possibilité de réussite, où la ville se manifeste et exprime la vie de façon ouverte, et à tous, et qui personnifie tous les désirs de la population française de Montréal. Une rue sans une identité évidente, avec un mélange dans l'architecture et qui reproduit la pluralité de la ville, l'absence d'uniformité, avec plusieurs quartiers très différents les uns des autres. C'est le centre-ville qui résume et concentre

⁷A ce propos G. Bessette a écrit une longue étude sur Gabrielle Roy dans *Une littérature en ébullition*, (1968: 219-303).

⁸ Dans ce sens l'utilisation du jocal, surtout par Michel Tremblay, souligne l'aliénation linguistique des francophones au Québec et le pouvoir de l'anglais dans la ville de Montréal où l'on veut rejeter le français standard et affirmer la révolution par le langage. Le jocal est la langue des milieux populaires de Montréal, une langue en quelque sorte déformée et qui est le signe de l'infériorité culturelle et économique du Canadien français. "C'est une forme linguistique issue de l'absence d'une langue nationale et du voisinage d'une langue étrangère dominante" d'après L. Girouard (1964).

l'hétérogénéité des cultures, des habitudes, des discours de Montréal. Une rue qui devient la plate-forme pour le rêve:

La ville était pour le couple, non pour quatre ou cinq jeunes filles, liées absurdement par la taille et qui remontaient la rue Sainte-Catherine en s'arrêtant à chaque vitrine pour admirer des choses que jamais elles ne posséderaient (Roy,1993:26).

Finalement il est deux lieux qui construisent aussi cet imaginaire montréalais, le Mont-Royal, la montagne, et le fleuve, le Saint-Laurent. Dans ce roman le Mont-Royal, contemplé du bas de la ville, apparaît comme le lieu pour la rêverie, comme l'espace de l'ambition sociale et de l'aspiration professionnelle: "Ses ambitions, ses griefs se levaient et l'enserraient alors de leur réseau d'angoisse. Il était à la fois haineux et puissant devant cette montagne qui le dominait" (Roy, 1993: 36). Le fleuve n'est pas intégré dans ce roman de la ville, surtout parce qu'il évoque le voyage, le départ, il favorise la rêverie de la fuite, et dans ces romans il s'agit justement de s'approprier l'espace urbain pour y rester, pour commencer à nouveau, oubliant le passé rural. On cherche la protection d'une ville à construire à l'intérieur de cette métropole multiculturelle, lieu de la dépossession qu'il faut pourtant posséder, espace de l'exil et de l'errance où l'on veut se fixer, ville plurielle, européenne et américaine, dont on cherche, à travers ces petits quartiers, une identité, une personnalité, une certaine beauté, ce "bonheur d'occasion".

La ville devient ainsi le lieu de l'espoir, car il abrite une trouée lumineuse, une chance de trouver un véritable refuge, substitut de cet autre cadre campagnard perçu avant comme le seul lieu privilégié, idéalisé, rédempteur, le seul espace capable d'assurer la prospérité à celui qui y habite. La ville remplace radicalement le sol natal et acquiert maintenant une valeur humaine parce qu'on y cherche la vie, parce qu'elle se confond avec l'habitant, avec son existence, dans ses différentes manifestations, dans ses multiples fonctions. Gabrielle Roy essaie de réconcilier l'homme et la ville, de donner un peu de bonheur à son inhumanité.

Montréal apparaît pour la première fois dans ce roman comme le symbole de la ville *moderne*, d'une ville toujours à construire, non définitive, de la ville des conflits et des rencontres, d'une ville inachevée qui veut être nommée, identifiée. La ville offre un espace ouvert à la création, à la recherche et à l'affirmation de sa propre identité. Gabrielle Roy décrit une ville énigmatique, singulière, espace indéfini, lieu d'exil et lieu de quête, où l'on cherche sans cesse la beauté, la plénitude de l'existence elle-même. Il est évident que l'auteur refuse la différence sexuelle dans la littérature, où il est question de retrouver les racines, d'assumer la marginalisation, de s'intégrer à la métropole, en tant que citoyen anonyme et universel. L'imaginaire collectif rassemblé dans un sujet consacré à la ville, donc à l'homme. La ville devient sans doute métaphore de la vie et le roman l'emblème de Montréal.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANTOLINI, A. et BONELLE, Y.-H. (1994). *Les villes du désir*. Paris: Galilée, col. Débats.
- BESSETTE, G. (1968). *Une littérature en ébullition*. Montreal: Ed. Du Jour.
- CHARBONNEAU, R. (1947). *La France et nous, journal d'une querelle*. Montreal: Ed. De l'Arbre.
- GASQUY-RESCH, Y. (1975). "La problématique urbaine dans deux romans de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert*". *Etudes Canadiennes*, no1.
- GASQUY-RESCH, Y. (1978). "La ville et son expression romanesque dans *Bonheur d'occasion*", *Voix et Images*, vol. 4, no 2.

- GASQUY-RESCH, Y. (1980). *L'Imaginaire de la ville: Montréal dans la fiction québécoise de 1940 à 1980*. Université de Provence (Aix Marseille I). Thèse de doctorat d'état.
- GASQUY-RESCH, Y.(1994). *Littérature du Québec*. Vanves: Edicef.
- GASQUY-RESCH, Y. (1994). "Le phénomène du rejet dans les métropoles culturelles" in MELANÇON, B. et POPOVIC, P. (sous la direction).
- GIROUARD, L (1964). *Parti Pris*, vol. 22, no4.
- MEDAM, A. (1994). "À Montréal et par-delà, passages, passants et passations" in MELANÇON, B. et POPOVIC, P. (sous la direction).
- MELANÇON, B. et POPOVIC, P. (sous la direction) (1994). *Montréal 1642-1992. Le grand passage*. Montreal: XYZ.
- ROY, G. (1969). *La route d'Altamont*. Montreal: HMMH.
- ROY, G. (1971). *Alexandre Chenevert*. Montreal: Beauchemin.
- ROY, G. (1982). *Fragiles Lumières de la terre*. Ecrits divers. Montréal: Stanké.
- ROY, G. (1993). *Bonheur d'occasion*. Montreal: Boréal.
- SANSOT, P. (1996). *Poétique de la ville*. Paris: A. Colin.